

La Mémoire d'une nuit

K. Madavane

New Delhi

« *Annadâni Pichai Podumâa ! Annadâni Pichai Podumâa !* ». Il est 9 heures du soir. Le mendiant-*sanyasi* vient récupérer les derniers restes des repas du soir. Habillé tout en jaune-orange, il marche tout droit au milieu de la rue, le regard tourné vers la mer. Il porte en bandoulière un énorme sac en tissu de couleur orange, qui récupère sans distinction tous les restes de tous les repas de toutes les maisons de notre quartier. Il ne dérange personne. Il ne s'arrête devant aucune maison. Il n'exprime aucune émotion. Point de rancune devant une main vide. Personne ne connaît la couleur de ses yeux. Il marche pieds nus comme les anciens. On ne le rencontre que le soir après neuf heures. Il nous quitte en disant : « *Annadâni Pichai Podumâa !* » On l'arrête sans dire mot. On lui donne tout ce qu'on a gardé pour lui.

Qui est-il ? Que fait-il de tout son butin ? Que fait-il dans la journée ? Est-il un autre *rikshakaran* qui mendie le soir ? Son histoire se diversifie et se multiplie à chacune de ses apparitions. On ne l'a jamais questionné. On discute de lui... de temps en temps. On lui attribue plusieurs légendes qui génèrent, dans le quartier, respect, générosité et mystère. « Ses » histoires le devançaient et s'enrichissaient chaque nuit. C'était un pêcheur de poissons de Bahur, un petit village des environs. Toute une vie de rêves et de labeur pour accomplir son vœu le plus ardent : un pèlerinage à Kashi. Adeptes inconditionnel de Shiva, il était ravi d'avoir enfin accompli l'ambition de sa vie. Le dernier jour de son séjour à Varanasi, plongé jusqu'au cou dans le fleuve, il pria de longues heures pour le bien-être de sa famille. « Shiva ! Shiva ! » étaient les seuls *mantras* que sa bouche pouvait prononcer. Au moment de sortir de l'eau, il remarqua un petit poisson étriqué et rouge qui se débattait pour sa vie dans les replis de son *vechti* humide. Avec une grande douceur, il l'attrapa dans ses deux mains pour le relâcher dans l'eau. Le malheureux poisson se trompa sur l'intention du pêcheur, paniqua et appela à son aide son dieu favori : « Rama ! Rama ! ». Le pèlerin se figea d'une douleur aiguë. Une forte flamme retraça les lignes de ses mains comme des coulées de lave. Il lâcha le poisson qui plongea dans le fleuve. Affligé par ce miracle, il trébucha sur les marches des *ghats*, faillit se noyer dans les courants du fleuve, se laissa tomber sur une marche et sanglota longtemps en priant le soleil levant. Sorti de son choc et troublé profondément par cette vision, il renonça à jamais à la profession de ses ancêtres. Ne connaissant aucun autre métier, il se convertit en mendiant. Mendier pour ne pas tuer. Mendier pour ne pas mourir de faim. Mendier pour la famille. Mendier pour expier un péché. Mendier pour se souvenir. Mendier. « *Annadâni Pichai Podumâa!* » : on n'a jamais entendu d'autres mots sortir de sa bouche. On dit qu'il porte toujours la trace de la flamme divine sur ses deux paumes.

Pondichéry me fascine au point de reconstruire toutes ses légendes qui surgissent de temps en temps, à travers les gros mots des enfants qui jouent au *kottipoullou*, à travers les sourires étouffés des nouveaux mariés sur un *cycle-rikshaw*, à travers les *oparis* collectifs des vieilles qui ne meurent jamais. Cette ville me fascine au point de partir à la recherche de ses vibrations intimes. C'est un coin de l'Inde où, assis sur un trottoir dans un de ces multiples kiosk-restaurants, on peut, à n'importe quelle heure de la nuit, parler du cinéma, critiquer les politiciens, inventer des légendes, s'inquiéter des miracles, écouter les radios-bazar, ou simplement apprécier les doux *iddlis*, les *dosas* chauds, les *parottas* aux oeufs, ou boire le *masala milk* parfumé. On arpente les rues à des heures impossibles. Le chant des coqs qui roucoulent auprès de leurs femelles à quatre heures du matin ne dérange plus personne. Comment font-ils, les habitants de cette ville, perdue entre les vagues de l'océan, les cocotiers et les étangs salés? D'où sort-elle toute cette énergie ?

Le quartier où vit ma mère est une rue calme où la douceur de vivre est liée aux plaisirs passifs de ces multiples scandales qui naissent et disparaissent comme ces myriades d'insectes minuscules de la mousson tropicale. Ce quartier ne s'étonne plus des scandales qui éclatent régulièrement dans les familles. Ici, tout est possible. Ici, la société embrasse tout, sans rien accepter. On les calme et on les supporte. Ici, on tolère tout, sans bruit ni fanfare. On avale les couleuvres sans broncher. On les brûle en priant Shiva. On construit des rêves et des empires. Après le dîner, on s'assied sur le seuil pour bavarder, pour écouter, pour surveiller, pour contribuer, pour oublier ou pour dormir. Le quartier me fascine au point de s'accrocher aux souvenirs de certaines silhouettes qui hantent cet espace de leur démarche, de leur parfum ou de leur destinée. Ce quartier me fascine au point de respecter le mystère des espaces inconnus et le secret des ombres qui les entourent.

C'est un lieu ombragé de belles légendes mystérieuses, soigneusement entretenues et reprises par les anciens de la rue. La plupart de ces récits tournent autour du temple de Draupadi et de ses déesses, lieu de fervents pèlerinages à l'occasion de la marche sur le feu. Si ce temple est vieux, il n'est pas pour autant grand. Dans la journée, c'est un lieu paisible que l'on aime visiter, où l'on se plaît à relater avec passion l'origine énigmatique de la déesse, où l'on récite avec ferveur les diverses tribulations de Draupadi, où l'on admire sans réserve les exploits célèbres de ses cinq valeureux époux, où l'on vénère sans comprendre la statue de Kali emprisonnée. Unique représentation de cet avatar de Parvati, attachée au mur par de véritables chaînes en fer. Que de mystères, elle génère auprès de ses dévots! Danseuse de cimetières comme son mari Shiva, collectionneuse de crânes desséchés, elle le défia en une partie de danse. Mais lui décida plutôt de l'enfermer derrière les barreaux. Déçue et trompée, elle préféra rester enchaînée. A minuit, dans les bruits de ses chaînes et les sursauts de sa colère, on sent le vent des cimetières qui accompagne la chorégraphie des bûchers en flammes aux multitudes étincelles qui disparaissent derrière le rideau des cendres.

En face de ce temple, une vieille petite maison en tuiles rouges, au toit effondré intrigue tout le monde. C'est le refuge de Panchali. Coincée entre deux bâtiments modernes, cette ruine défie toute mémoire et tout souvenir comme son locataire. Personne ne se rappelle l'histoire de cet édifice, ni l'identité de ses propriétaires disparus. Tous les vieux de ce quartier l'ont toujours connue ainsi: le toit effondré, la vieille porte principale en bois de rose blanchi, toujours fermée par une grosse serrure en fer aussi ancienne que la maison, et l'unique chambre avec son mur sur la rue partiellement effondré. Nous n'avons jamais vu Panchali forcer cette vieille serrure rouillée. Ce n'est point une maison hantée,

puisqu'elle est occupée par Panchali qui y a aménagé un abri précaire avec un toit en feuilles de cocotier tressées. Une cuisine et un coin à dormir. Un feu, une natte et une caisse métallique rouillée. Nous n'avons jamais vu Panchali l'ouvrir. Au-dessus de cette caisse, sur le mur une vieille image de déesse effacée. Nous ne l'avons jamais vue prier dans sa maison.

Panchali n'est pas une femme comme les autres qui habitent ce quartier. Je l'ai toujours vue porter un sari rouge-sang aux petits carreaux brun foncé. Mais elle ne le porte pas comme les autres femmes. Au bout de son *moundani*, un lourd trousseau de clés rouillées est attaché. Panchali ajuste machinalement son sari par un geste tout naturel qui renvoie son trousseau par derrière, sur son dos. Ce geste devenu la marque de Panchali, définit sa démarche et lui attribue une personnalité que tout le monde admire sans l'accepter ni l'imiter. Elle ne marche pas non plus comme les autres femmes traditionnelles, avec leur regard évasif et leur tête souvent penchée vers le sol. Sa démarche de boxeur professionnel ne fait plus rire les gamins du quartier. Enfant, je jouais aux billes avec elle. Panchali était la seule fille que nous admettions dans nos parties. Elle excellait dans tous les jeux des garçons. Nous la suivions dans les rizières pour surprendre les serpents et jouer avec les crabes. Elle n'avait qu'une passion : ramasser les clés abandonnées et les ajouter à sa collection au bout de son *moundani*. Panchali !... Panchali !... Un nom absent ! Un nom non exorcisé ! La Panchali de la rue Aurobindo est fière de son prénom. Qui te l'a donné ? Un silence mystérieux ! Où sont tes parents ? Sont-ils tous morts ? Un geste philosophique ! As-tu eu des frères et sœurs ? Sont-ils vivants ? Un rire lourd de sens qui se perd dans la nuit des mystères de cette rue où l'on dort moins pour mieux écouter les légendes de nos silences.

Panchali adresse la parole à tout le monde. Elle rit aux éclats comme les hommes. Avec un regard direct, inquisiteur et sans malice, elle porte fièrement au nez un *moucouthi* rouge étincelant, unique coquetterie féminine qu'elle admet sur sa personne. La pierre de son *moucouthi*, est-elle précieuse ? Nous n'osons pas la vexer en le lui demandant. Dans n'importe quelle manifestation communautaire du temple, elle est présente, active et respectée. Elle connaît par cœur le protocole religieux des cérémonies du temple. Elle connaît tous les mantras. Et elle les récite sans être priée. Elle n'attend personne. Elle ne dépend de personne. On la voit partout, dans toutes les maisons, aidant tous les foyers dans leurs activités familiales ou sociales. On fait appel à elle pour grimper sur les cocotiers. On peut toujours compter sur elle pour sauver les chats tombés dans les puits. Elle accompagne les vieux à l'hôpital. Elle a aidé plusieurs femmes à accoucher leur premier-né. On la voit toujours s'amuser avec les enfants de la rue. D'un pas sûr et déterminé, elle arpente régulièrement le quartier. On ignore toujours où elle va et d'où elle vient. Elle mange où elle peut et avec qui elle veut. Elle fait tous les travaux des hommes.

Panchali vit seule dans cette maison abandonnée. On dit qu'elle ne s'est jamais mariée. Est-elle veuve ? Son mari, l'a-t-elle abandonnée ? Des questions sans réponses. Des clés sans serrure. Cela n'a pas l'air de scandaliser les anciens du quartier. Cela n'a pas l'air de déranger non plus. Qui sont ses ancêtres ? Elle ne nous parle jamais d'elle sauf quand elle est sous l'emprise du *kallou*, un alcool local extrait des noix de coco, peu cher et très populaire parmi les *rikshakarans* de Pondichéry. Les confessions de Panchali sont rares. Elle nous révèle des choses que nous pouvons à peine comprendre : elle avait connu la femme de Duplex. Elle a vu aborder les frégates françaises sur nos côtes. Elle a été témoin de la déroute des armées françaises sur la plaine de Wandavasi. Elle a lutté pour l'indépendance de Pondichéry. On l'écoute calmement et poliment. Elle peut nous parler de toutes les légendes qui nous entourent. Mais les gens s'écartent

d'elle tout doucement quand elle démarre sur les histoires des familles de cette rue. Elle se retrouve toute seule, la tête penchée contre sa poitrine, murmurant des bouts de phrases qui se perdent dans son haleine d'alcool du *kallou*. Point de scandale sur elle. Sauf ... sauf ce mystère qui l'entoure et dont personne ne veut en parler.

Certaines nuits, Panchali médite sur le trottoir du temple. Et sa méditation l'entraîne progressivement vers une danse où elle s'oublie, s'enflamme, puis se lance en une incantation où elle communique avec des forces inconnues. Comment pourrais-je immortaliser la qualité de la violence de cet instant et l'intensité de ces mystérieuses énergies nocturnes qui rôdent autour d'elle ? A ce moment-là, Panchali n'appartient pas à notre quartier. Elle est loin de nous. Elle nous protège. Pourtant on n'ose pas s'approcher d'elle, ni du temple. On évite même de la regarder. On préfère fermer portes et fenêtres pour ne point entendre les grincements insupportables des chaînes rouillées, pour s'enfermer dans la sécurité des quatre murs, ... pour prier ... pour oublier ... On laisse Panchali seule face à face avec sa Kali, sa déesse, sa compagne et sa confidente. Ses chansons où se mélangent larmes, sang, prières et chaînes s'insurgent parfois contre la lâcheté de l'ombre et l'emprise du silence. Le lendemain, personne ne se souvient de rien. Personne n'en parle. Personne n'ose questionner. Panchali redevient la nôtre. Elle ne nous a jamais quittés. Une telle nuit n'a jamais existé.

Un camion traverse brutalement la rue en klaxonnant à toute vitesse. Il tourne au boulevard Nord et disparaît sous les jurons des promeneurs nocturnes. Il est minuit passé... Le Chettiar d'en face, a fermé à clé sa femme à voix nasale, pour faire sa promenade devant le Kandan Talkies. Il a bu comme d'habitude un verre de *masala milk* dans le *kiosk-restaurant* du coin. Il aime discuter avec tous les *rikshakarans* du quartier. Il leur offre souvent du thé ou des bananes du *kiosk*. Son *vechti* retroussé au-dessus de ses genoux, il arpente la rue Aurobindo, salue tout le monde, s'attarde devant certains seuils pour échanger quelques paroles avec les silhouettes assises, crache dans les caniveaux de temps en temps et puis soudain décide de rentrer chez lui. Il ouvre la porte de sa maison avec sa clé et gronde violemment : « Pourquoi gardes-tu toujours tes cheveux défaits comme une veuve ? *Moudevi ! Moudevi !* Ne peux-tu jamais les coiffer comme les autres femmes ? Toujours dans un coin en train de me faire la gueule. Tu ne m'attends jamais pour te coucher ». La voix du Chettiar déchire le silence comme le tonnerre. La réplique ne se fait pas attendre. Leurs querelles couvrent pour quelques temps les conversations tamisées de la Rue d'Aurobindo....

La jeune femme au *kolam* a déjà ramené deux *kodams* d'eau du robinet du coin. Complètement mouillée par l'eau qui éclabousse sur elle et derrière elle, la jeune femme se donne rarement la peine de remonter son *moundani* qui moule son corsage et son corps. Pleinement consciente des regards qui la couvrent, elle se plaît à retourner pour chercher de l'eau en compagnie de ses voisines. Toujours humide, elle essuie son visage avec son *moundani* mouillé. Elle aime arranger les tresses de ses copines en partageant des rires étouffés, des rêves échangés à travers des conversations régulièrement avortées par des venues et des allers. La jeune femme au *kolam*, s'amuse avec ses copines à raconter les scandales du quartier. Leur regard s'attarde sur les passants... De nouvelles histoires à rêver... Des signaux invisibles la force à rentrer chez elle. Les copines disparaissent et se jurent de se retrouver à la même heure tous les soirs... Elle jette un dernier regard sur cette rue et ses images qui l'habitent. La serrure claque plusieurs fois avant de fermer la porte. La jeune femme au *kolam* n'attend pas non plus son mari pour dormir. Elle n'attend jamais son mari revenir de ses promenades du Cour Chabrol. Elle se couche entre sa belle-mère et sa belle sœur qu'on n'arrive pas à marier. Son mari lui, dort la nuit sur le *tinnai* de la maison avec ses compagnons... Les

lampes à huile disparaissent petit à petit avec leurs ombres. Pourquoi les chiens aboient-ils à n'importe quelle heure de la nuit ?

Panchali est en prière devant le temple. Elle s'est accroupie comme une statue sur le trottoir. Son immobilité et son silence amplifient l'irréalité de cette nuit fantomatique. On détourne le regard pour ne point forcer son intimité avec la déesse. Plus d'ombre que d'obscurité. Les visages disparaissent. Les silhouettes surgissent, marchent ou s'immobilisent. On reconnaît certains voisins devant le seuil de leur maison de cette ville qui ne dort jamais. Des conversations étouffées. Des monologues ambulants. Une atmosphère lourde où la brise cesse de se quereller avec les vagues. Je reprends avec difficulté, les images suspendues des rêves de chats qui s'amuse à imiter les râles des enfants qu'on égorge. La dernière séance de cinéma est belle et bien terminée... L'homme aux pierres est déjà passé dans la rue depuis quelques heures maintenant. Il a déjà lancé ses injures et épuisé ses projectiles contre la porte de la maison où s'est réfugiée sa femme infidèle. Étendu par terre sur le goudron, il l'a attendue un peu et puis comme les autres jours, il a quitté la rue en invoquant toutes les puissances maléfiques contre cette porte qui le défie depuis si longtemps... Le premier bus pour Madras vient de passer sur le Boulevard Nord. Le temps commence à se rafraîchir petit à petit. Une légère brise m'apporte des bouts de conversations. Je m'installe en m'étalant sur les marches de ma maison pour apprécier ces instants de pure paresse où tout l'univers se fige pour quelques secondes.

Soudain, un cri déchire cette immobilité. Une femme accourt en hurlant. Un *rikshakaran* au torse nu la poursuit de toute son énergie d'ivrogne, l'attrape et la bat au milieu de la rue devenue soudain vide. Elle résiste. Elle le repousse. Elle se débat. Elle attrape les cheveux de son mari et le secoue furieusement avec toute la force de sa frustration et de sa colère. Elle le brave en supportant tous ses coups : « Oui, oui, je continuerai de coucher avec lui. *Nan ôppin. Nan ôppin.* Qu'est-ce que tu peux me faire ? Me battre ? Vas-y, si cela peut t'aider à ravalier ton orgueil ? Si tu veux le savoir, il baise bien mieux que toi ». Des volées de coups de pied atterrissent dans son bas ventre. Elle râle de douleur mais elle continue de hurler : « *Nan ôppin. Nan ôppin.* Je coucherai avec tous tes frères si je veux et aussi longtemps qu'ils me désireront ». De méchants coups ébranlent le corps de l'infortunée et les âmes du silence. Des pleurs, des cris secouent la rue qui continue à ne pas bouger. Une rue déserte aux fenêtres ouvertes où tout le monde fait semblant de dormir. Dans une crise d'une violente impuissance, le *rikshakaran* soudain décide de lui arracher tout : sari et corsage. Des envolées de grossièretés que tous les enfants connaissent par coeur mais n'osent jamais répéter devant les aînés.

L'ivrogne continue d'extraire furieusement ce qui lui reste de son sari. « Mon sari, *moundacoudi* ! Je ne porte rien sous mon sari. Lâche-mon sari. Lâche-le. Mais lâche donc ». Un corps nu sombre dans l'obscurité, s'accroche désespérément à un bout de torchon sale qui s'étire, se déchire encore et change de propriétaire. Duryodanan se calme finalement, la regarde d'un air satisfait et l'abandonne avec dédain au milieu de la rue comme le cadavre d'une chienne écrasée. « Tu rentreras bien à la maison ! Tu verras ce qui t'attend » Dernière menace avant de disparaître. A l'instant même où il se retourne pour partir, des feux d'étincelles jaillissent de nulle part en un éclair de lumière étouffante. Ce cri inhumain qui l'a suivie ! Qui aurait pu hurler ainsi ? L'ivrogne est étalé au beau milieu de la rue à quelques mètres de sa femme, comme foudroyé par une arme invisible. On aurait dit un corps sapé de toutes ses énergies et torturé de douleurs aiguës. Aurait-il été terrassé par sa force sauvage qu'il a déployée tout à l'heure pour se venger ? Le *kallou* aurait-il finalement rongé son système ? Est-ce lui qui a crié avant de s'abattre ? Je n'aperçois aucun de mes voisins devant

leur seuil ! Sont-ils tous déjà endormis ? Ont-ils vu aussi cette lumière ? Ils ont certainement entendu ce cri sauvage ! Pourquoi personne ne vient-il vérifier dans la rue ? Je n'ai jamais connu ma rue si absente.

La femme reste étalée dans la rue, recroquevillée comme une chenille brûlée. Les bras et les mains entre les cuisses, elle sanglote tout doucement. On entend à peine ses frissons dans cette terre humide de noix de coco sacrifiées. Panchali se détache de l'ombre du temple, émerge dans la rue comme un fantôme. Est-ce bien elle ? Elle est devenue plus grande, plus lointaine, plus obscure. Elle se dirige vers l'inconnue, se penche sur l'autre pour la couvrir de son sari qu'elle détache de son corps. Elle la soulève à moitié, la serre très fort contre elle... Un silence lourd à supporter. Des chaînes grincent...

L'inconnue s'écarte de Panchali tout doucement, et se redresse calmement dans toute sa belle nudité noire, d'où émane une lumière d'orgueil... le rayonnement d'une nouvelle énergie. Superbe comme une statue ancienne des déesses des temples, elle ondule d'une démarche de panthère irascible. Les singes s'éloignent et s'éparpillent. Les chiens se taisent et se cachent dans les caniveaux. La lune inonde la rue de ses taches d'argent. L'inconnue s'allonge démesurément en la devantant comme une traîne impériale. Au coin de la rue, la femme s'évapore dans la jungle des scandales, ignorant les regards pétrifiés de quelques rares étrangers qui sont venus boire un verre de *masala milk* en attendant leur bus en retard.

La femme de l'ivrogne a disparu depuis longtemps mais Panchali continue de prier ou de pleurer devant le temple. Je peux mieux la distinguer maintenant. On entend plus clairement sa prière. C'est une vieille chanson où les paroles se perdent avec les ragas de la brise de l'océan. De sa bouche s'échappent des milliers de vers luisants qui envahissent tous les recoins de la rue de ce quartier. Sa voix est grave et porte loin, très loin. Très vite, elle rentre dans une transe où elle trace des cercles de feu qui la consomment loin du regard des autres. C'est pénible de la voir gémir dans sa frénésie qui nous paralyse. Son sari vole aux quatre vents, l'enchaîne, la traîne et la soulève comme une créature de l'enfer délivrée de ses profondeurs. La nuit est dense et la rue est déserte. Les portes se ferment. Les voisins ont disparu totalement. On entend claquer les volets des fenêtres. Panchali continue toujours sa communion. Sa voix devient aiguë à vous faire pleurer. Un très long gémissement de désespoir. Personne ne lui répond. Sa longue chevelure accomplit des tourniquets redoutables. Elle soulève très haut son sari au-dessus des cuisses et lance des grossièretés à faire rougir les plus endurcis des *rikshakarans*. Mais personne ne l'entend.

Son hurlement tient plutôt d'un grognement animal que d'une plainte humaine. Elle martèle pendant longtemps ses pas qui écrasent un monstre invisible, et danse avec sa voix un rythme qui nous atteint au plus profond de notre refuge. Elle s'effondre comme une masse inerte, murmure des silences et s'endort enveloppée dans son sari, devant sa demeure en ruine, sous la protection de sa Kali enchaînée. A quelques pas d'elle, l'ivrogne ne montre toujours pas de signe de vie. Complètement bouleversé par cette scène qui me dépasse, j'hésite à agir. Je me lève pour faire quelque chose, pour aider Panchali à se relever et la conduire chez elle. La voix autoritaire de ma mère émerge de l'intérieur de notre maison, brutalement comme un claquement sec de fouet. Je m'arrête net dans mon élan et mes intentions: « Elle sait rentrer par elle-même. Elle a dû boire le *kallou* un peu plus que d'habitude. Rentre à la maison et ferme la porte ». La tradition des silences. L'angoisse des ombres.

Des chiens qui aboient quelque part, dans un autre coin de la ville. Un klaxon hurle. Un camion passe en vitesse sur le Boulevard Nord. Il reste encore quelques

heures d'obscurité et de sommeil pour cette rue devenue soudain lointaine et étrangère. Un rat songe dans un caniveau, à la recherche d'une gouttière. Les ombres des trottoirs vides se réveillent, s'étirent et convergent pour leur danse de sabbat. Une vieille femme, sans corsage, sortie de nulle part, vient s'asseoir sur un coin du trottoir de mon voisin d'en face. Elle soupire de regrets inconnus. Je la vois discuter avec l'ombre d'une colonne qui se déplace : « Tu es parti en me laissant seule. Tu es content là-bas, là où tu es... Qu'est-ce que tu attends ? Je suis fatiguée. Je suis vieille maintenant. » Elle murmure des phrases qui meurent dans le crachat de son bétel. Qui est-elle ? « Les rizières se dessèchent sans toi. Les manguiers ne donnent plus de fruits. Ton fils n'a pas le temps de s'en occuper. Que veux-tu que je fasse ? Il est toujours fourré chez sa maîtresse. *Dēvediamaga!* » Un autre jet noir s'échappe de sa bouche trop pleine. D'où vient-elle ? Quel âge a-t-elle ? Elle se lève en soupirant : « Krishna! Krishna! Quand m'appelleras-tu à Kashi ? Pourquoi dois-je endurer toute cette misère ? ». Sa petite silhouette aux pieds nus disparaît dans les ténèbres de la rue.

Un passant au *vechti* retroussé hésite, s'arrête et se décide brusquement. Il se dirige d'un pas ferme vers l'obscurité d'un trottoir, urine dans le caniveau à l'ombre d'une colonne de cette maison. Il jure quelque chose en réajustant son *vechti*, et repart en murmurant une chanson où les mots tamouls et français se côtoient, s'harmonisent, s'expliquent sans importuner ni pervertir :

Coquirico
 Coquirico
 Le coq a chanté
 À quatre heures bon matin
 Monsieur Mouttougāri
 Pince
 Kumāri
 Sur le mottamādi
Au mois d'Āddi
À Tattanchāvadi
 Coquirico
 Coquirico
 Le coq a chanté
 À Tattanchāvadi
 À quatre heures bon matin
 Monsieur Mouttougāri
 Pince
 Kumāri
 Sur le mottamādi
Au mois d'Āddi!
Coquirico
Coquirico